

Montréal, Cité des Dames

Lori Saint-Martin

Volume 19, Number 3 (57), Spring 1994

Science et fiction au Québec : L'émergence d'un savoir

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/201125ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/201125ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Université du Québec à Montréal

ISSN

0318-9201 (print)

1705-933X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Saint-Martin, L. (1994). Montréal, Cité des Dames. *Voix et Images*, 19(3), 644–648. <https://doi.org/10.7202/201125ar>

Féminismes

Montréal, Cité des Dames

Lori Saint-Martin, Université du Québec à Montréal

La vie d'une femme ne se résume pas à son sexe ; mais, jusqu'à tout récemment, ses horizons étaient plus réduits, et ses aspirations se

butaient aux obstacles qui attendaient également ses compagnons, ainsi qu'à d'autres qui lui étaient propres. Marquer son époque : tâche ardue pour les hommes, encore plus pour les femmes. Comment y parvenir lorsqu'on répète à satiété que le mariage et la maternité sont la seule gloire des femmes ? Comment se faire une place dans la vie collective, quand « femme publique » est synonyme de « dévergondée » ? Et pourtant, quelques-unes y arrivent, y sont toujours arrivées¹. Deux projets très différents nous en entretiennent : *Léonise Valois, femme de lettres*, de Louise Warren, et un ouvrage collectif, *Ces femmes qui ont bâti Montréal*.

Qui sont-elles, ces femmes qui ont échappé à l'ordinaire destinée féminine ? Femmes-alibis parfois, acharnées à se démarquer de leurs consœurs, promptes à leur refuser des privilèges dont elles se sont elles-mêmes emparées ; leur réussite d'exception fait alors le jeu des pouvoirs en place. Femmes féministes aussi, qui prennent publiquement le parti de leurs semblables. Ce sont celles-là que retient la nouvelle histoire féministe qui s'écrit de nos jours.

*
**

Poète et féministe, Louise Warren a signé une biographie de son aïeule, Léonise Valois, journaliste pigiste dès 1900, cachée sous le pseudonyme d'Atala, et auteure de deux recueils de poésie, dont *Fleurs sauvages*, paru en 1910. Sa principale contribution : elle fut « la première femme à avoir osé rassembler ses poèmes en recueil, donc à franchir la barrière qui séparait l'espace journalistique réservé aux femmes poètes du lieu de la parole publique autonome, la première poète à accéder au livre² ». Célibataire et soutien de famille après la mort de son père, elle dit sans cesse sa fierté de gagner sa vie grâce à son travail aux Postes et à sa plume. Dans l'ensemble — malgré certaines trouvailles dans les registres tragique ou satirique —, la valeur de cette poésie n'est pas insignifiante. Ses rimes fort sages, ses sentiments nostalgiques ou pieux, à l'image de tant de poésies de cette époque, font vibrer peu de cordes sensibles chez les modernes que nous sommes. L'importance du personnage réside davantage dans son positionnement historique, et dans sa façon de se définir avant tout comme femme de lettres. Elle embrasse et défend le célibat, par exemple ; dans un poème inédit de 1900, « Oui, mon cousin » : « À peine à la maison, grande métamorphose ! / L'homme charmant devient un monsieur froid, morose / [...] / Elle est esclave alors que vous la croyez reine ! / Madame veut sortir ! Monsieur a la migraine » (p. 79). À une époque

où l'une de ses sœurs a mis au monde, en peu de temps, deux filles vivantes et neuf garçons mort-nés, avant de mourir elle-même (faut-il s'en étonner?) d'épuisement, le trajet de Léonise paraît singulièrement moderne. Seule la non-maternité, alors, permettait la vie libre et l'écriture.

L'ensemble des critiques qui ont commenté *Léonise Valois, femme de lettres* me semblent être passés à côté de sa double originalité. Frappe en effet la manière qu'a choisie Louise Warren d'intégrer à son récit des textes publiés ou inédits de Léonise (poèmes, extraits de son journal et de sa correspondance), créant une sorte de dialogue entre textes et vie, un chassé-croisé tout personnel. De plus, elle situe le trajet de Léonise dans le contexte collectif de l'époque (éducation féminine, émergence d'une certaine écriture des femmes dans les journaux et périodiques), de sorte que ses choix, ses audaces et ses timidités s'éclairent.

Elle fut courageuse, cette femme qui, à plus de soixante ans, courait les librairies et multipliait les lettres (elle cherchait ainsi à écouler les exemplaires de son deuxième livre afin de payer les dettes que lui avait laissées une longue convalescence). À ses nièces, Léonise Valois légua non pas une fortune, mais des vers. Et peut-être davantage, pourrait-on dire, son exemple. Généreuse et sensible, la biographie de Louise Warren est un modèle du genre. Moins connue que le *Judith Jasmin* de Colette Beauchamp, mais tout aussi remarquable, elle mérite un plus large public et une écoute attentive.

*
**

Dans la foulée des célébrations du 350^e anniversaire de Montréal, des femmes se sont mises à rêver d'un grand ouvrage : plus de 625 pages et 350 chroniques consacrées aux « bâtisseuses de la cité », des femmes iroquoises de la bourgade d'Hochelaga à nos jours. L'ampleur du projet est exceptionnelle, et on ne peut que se réjouir de le voir aboutir malgré les inévitables écueils³.

Les défauts de l'ouvrage sont précisément attribuables à ses immenses qualités : l'abondance des chroniques les condamne à une brièveté parfois frustrante, le caractère nécessairement fragmentaire de l'entreprise fait ressortir des destinées exceptionnelles qui paraissent souvent coupées de leur époque et de leur entourage. (Une chronologie détaillée supplée en partie à l'absence de fil conducteur.) Reste que les choix éditoriaux relèvent d'un projet bien défini et cohérent.

Un réel effort a été fait pour laisser place aussi bien aux femmes œuvrant à l'ombre (les sages-femmes de la Nouvelle-France, les domestiques, les ménagères du temps de la Crise, les bénévoles de tous ordres) qu'aux héroïnes, pour traiter autant des échecs parfois signes de révolte (une esclave noire incendiaire, Marie Joseph Angélique, pendue en 1734) que des brillantes réussites. Les actions collectives (grève du magasin Dupuis Frères) retiennent l'attention. Pour la période contemporaine surtout, des notices signalent les regroupements féministes; les manifestations culturelles (Cinéma Femmes, la Librairie des femmes d'ici), les services (Entre mamans) et les événements ponctuels (réaction des femmes à la visite du pape). L'histoire ne se résume donc pas à quelques images d'Épinal. Peintres, syndicalistes, journalistes, musiciennes, femmes d'affaires, médecins, couturières, administratrices, politiciennes, secrétaires, enseignantes, cinéastes, mères: un peu étourdi, mais impressionné, captivé, on regarde défiler les noms, les vies, les images.

Autre qualité de l'ouvrage, la grande liberté laissée aux collaboratrices, si elle sauve l'ensemble de la monotonie, donne parfois des résultats mitigés: certaines notices se limitent à quelques lignes (c'est le cas pour Jovette Marchessault, par exemple), comme si elles avaient été ajoutées en catastrophe; d'autres prennent la forme de récits ou de lettres imaginaires, voire de poèmes ou d'apostrophes («vous êtes née en 1882...», p. 261). Le choix des collaboratrices en fonction des affinités, voire des amitiés, entraîne un certain nivellement du propos: on célèbre aussi bien la Foire du livre féministe que le Salon de la femme, deux événements controversés à des titres différents (le premier parce qu'il aurait été détourné par des lesbiennes radicales⁴, le deuxième à cause de son traditionalisme que beaucoup considèrent comme dépassé). En revanche, le ton presque toujours positif des chroniques a du bon. On peut reconstituer, de manière fragmentaire, une histoire des femmes qui, pour une fois, ne se résume pas à un démobilisant constat d'oppression ou à un non moins triste inventaire des discours tenus sur elles par les hommes.

*
**

Que retenir de tant de vies transformées ici en récits? L'ambiguïté des positions, à mi-chemin souvent entre une ambition personnelle et une hésitation à passer à la révolte ouverte. Entre la soumission et la lutte politique, toutes les attitudes sont possibles: la journaliste Éva Circé-Côté, par exemple (1871-1949), échappera à la page féminine

grâce à un pseudonyme masculin, mais se servira de cette autorité fictive pour réclamer le suffrage féminin. Frappe aussi l'importance de l'engagement social, qui justifie souvent l'ambition jugée malséante : ce n'est pas pour soi qu'on se dépense, mais pour les autres, les Indiens à convertir, les malades à soigner, les enfants à instruire. Frappe enfin l'incompatibilité maintes fois soulignée entre mariage et carrière; celles qui échappent au destin ordinaire des femmes, religieuses, veuves, célibataires, ont les coudées franches mais renoncent à la vie amoureuse. L'autonomie était souvent à ce prix. Pour Robertine Barry (1863-1910), première femme à faire partie de l'équipe de rédaction de *La Patrie*, important quotidien montréalais, «le grand secret des vieilles filles consiste à se suffire à elles-mêmes et à n'être, pas plus que l'homme, l'esclave de l'amour» (p. 148-149). D'autres entendent repenser le mariage: Marie Lacoste n'accepte d'épouser Henri Gérin-Lajoie qu'à condition d'avoir toute liberté de travailler à l'amélioration du sort des femmes. Il y consent, «pourvu que vous ne négligiez pas vos obligations de famille» (p. 151).

Les littéraires se réjouiront de la place importante accordée aux femmes de lettres, féministes engagées ou non. On appréciera entre autres les aperçus sur le journalisme au XIX^e siècle, qui révèlent combien l'essor fulgurant que connaît la presse écrite favorise l'émergence de carrières féminines. Chose certaine, le rapport des femmes à leur passé évolue, les positions s'affermissent. Seules ou en équipe, chercheuses et auteures féministes écrivent, aujourd'hui, une toute nouvelle histoire.

-
1. On aura reconnu, dans mon titre, la référence à *La Cité des dames* (1405), traité féministe de Christine de Pizan.
 2. Louise Warren, *Léonise Valois femme de lettres*, Montréal, l'Hexagone, 1993, p. 266.
 3. Collectif sous la direction de Maryse Darsigny, Francine Descarries, Lyne Kurtzman et Évelyne Tardy, *Ces femmes qui ont bâti Montréal*, Montréal, Remue-ménage, 1994, 627 p.
 4. En revanche, il est assez peu question du lesbianisme dans l'ouvrage: même pour des écrivaines comme Nicole Brossard ou Jovette Marchessault, aucune mention n'est faite de l'orientation sexuelle, pourtant déterminante pour l'écriture.